

l'indiquer l'auteur de la Vie de lord Wellington ; car cette observation fut faite dès les temps les plus reculés et se trouve décrite dans les écrivains portugais. L'idée cependant de former des lignes, ou des fortifications liées entre elles depuis Torres-Vedras jusqu'à Alhandra , est attribuée généralement à lord Wellington. Le plan de ce général paraît beaucoup mieux raisonné , que ceux proposés par d'autres généraux anglais , dans l'état presque désespéré des affaires d'Espagne en 1809 , d'après lesquels on devait porter à Cadix toutes les forces , que la Grande-Bretagne se déciderait à employer dans la Péninsule.

NOTE 6 , PAGE 28.

De la politique de la Russie.

La Russie commença à changer ses idées politiques vers l'année 1810 , époque à laquelle elle fit des modifications au système continental , qui lui était devenu insupportable. Nous sommes d'accord sur ce point avec l'auteur ; mais dans un ouvrage comme le sien , on devait expliquer la nature et les conséquences de ce système fameux , et rien de semblable ne s'y rencontre. Il aurait fallu montrer que l'instrument favori de Napoléon , destiné pour détruire l'Angleterre , devint au contraire le plus grand soutien de cette puissance ; l'auteur devait montrer combien ce plan était inexécutable , et quelles étaient les vives atteintes que lui portait Napoléon lui-même.

Dans cette année 1810 , les agens secrets de l'Angleterre furent écoutés à Pétersbourg , tandis que Napoléon aggravait la blessure faite par suite de l'occupation

de l'Oldembourg, sur le beau-frère et la sœur chérie de l'empereur Alexandre. Enfin, le comte Czernicheff réussit à gagner quelques commis des bureaux du ministère de la guerre à Paris, et envoya à l'empereur, son maître, tous les plans que Napoléon tramait pour le détruire.

Qui ne voit pas dans tout ceci l'influence de l'Angleterre et des succès de lord Wellington? L'orgueil seul de Napoléon pouvait l'entraîner sa propre ruine. Il était déjà parvenu à Wilna, en Lithuanie, en 1812, quand l'empereur Alexandre lui fit faire, par un ambassadeur, des propositions fort amicales, auxquelles il ne voulut pas prêter l'oreille, se confiant aux forces de son armée. Notre auteur ne fait nulle mention de ces circonstances essentielles.

NOTE 7, PAGE 29.

Des Milices portugaises.

On a déjà fait observer que lorsque l'armée française pénétra aussi avant en Portugal, et s'arrêta pendant cinq mois à regarder les lignes de Torres-Vedras, les Portugais ne pouvaient pas imiter la méthode des *Guerrillas* espagnoles, parce que, d'après le plan adopté, la population qui aurait dû agir sur les derrières et sur les flancs de l'ennemi, avait disparue. Les milices cependant y suppléèrent efficacement. Ces corps, généralement parlant, sont un supplément aux troupes de ligne; ils ne se réunissent que pendant un temps donné, et ils ne sont soldés que pendant ce temps-là. Les officiers et les soldats sont des propriétaires, ou des individus adonnés à d'autres professions, qui ne se considèrent pas entiè-

rement comme militaires. C'est-là leur plus grand défaut. La discipline et la subordination sont plus difficiles à maintenir parmi elles, particulièrement quand les milices agissent près de leurs foyers. Plusieurs des corps appartenant aux provinces envahies, furent employés dans les lignes de Torres-Vedras pour renforcer l'armée. De quelques troupes et de divers régimens de milices, on forma des corps détachés pour défendre les autres provinces, et inquiéter l'ennemi.

Une des actions les plus mémorables, et la plus importante par les conséquences qui en résultèrent, ce fut la reprise de Coimbra, par le colonel Trant, cinq ou six jours après le passage de l'armée française, qui y avait laissé ses blessés et malades, et autres dépôts qui sont tous tombés dans les mains du colonel Trant. La ville n'est point fortifiée, et la garnison qui s'y trouvait fut surprise. La sécurité où se trouvaient les Français est aussi surprenante que leur négligence à réoccuper cette ville importante à cause de son pont sur le Modego. La rapidité avec laquelle cette ville fut reprise, et l'importance de cette acquisition fit une grande impression sur les cœurs abattus à cause de la longue retraite de lord Wellington, poursuivi par Masséna. La première nouvelle n'en fut pas crue en Angleterre. Les préjugés qui existaient auparavant contre les soldats portugais, étaient à la vérité diminués après la bataille de Bussaco; mais personne ne voulait encore croire que leurs milices fussent en état de frapper un tel coup, et d'avoir fait prisonniers cinq mille français. Quand le rapport officiel fut connu, alors l'opinion, en faveur de la cause du Portugal, devint générale, et la mauvaise issue qu'éprouverait l'invasion française ne fut plus un problème. C'est ce qui arrive toujours; pour retremper les esprits après une grande calamité, il faut des événemens extraordinaires, un coup de fortune inespéré.

On ne doit pas terminer la relation de cet événement sans contredire le récit que M. de Pradt en fait :

« Sept cents prisonniers français furent noyés dans » le Minho;

« A la retraite d'Oporto, en 1809, un hôpital fran- » çais très-nombreux fut massacré;

« A Coimbra, un hôpital de plusieurs milliers de malades et de blessés périt de même ».

On doit observer, quant à la première assertion, que jamais l'armée anglo-portugaise n'agit sur le Minho, et que l'unique combat, engagé sur cette rivière entre les Portugais et les Français, eut lieu en février 1809, quand le maréchal Soult tenta de la passer avec son armée, sur des bateaux, dont plusieurs furent coulés à fond par l'artillerie portugaise; mais les noyés n'étaient pas prisonniers. Il est impossible que de pareilles atrocités fussent ignorées et que leurs auteurs n'eussent point été punis par lord Wellington. Il est encore incroyable que le maréchal Beresford n'en eut point donné connaissance par quelque ordre du jour, lui qui ne manquait jamais d'y rappeler toutes les belles actions, et d'improver sévèrement celles qui méritaient d'être blâmées. Ce fut par cette méthode inaltérablement suivie par lui, que l'armée portugaise parvint à ce degré de perfection, qui était un motif égal de surprise pour les amis et pour les ennemis.

Le colonel Trant dit, dans son rapport officiel au maréchal Beresford : « Par la nature de l'attaque (il » veut dire la surprise), V. Exc. connaîtra la difficulté » d'empêcher les soldats et les paysans armés de dé- » pouiller les prisonniers : je suis fâché d'ajouter que » les paysans commirent quelques actes de violence; mais

» je crois que le nombre ne dépasse pas six à huit. Je
 » dois faire observer que rien ne peut égaler la misère
 » dans laquelle cette ville se trouvait ; l'armée enne-
 » mie l'avait entièrement saccagée ; elle avait mis le feu
 » à quelques maisons , et tout ce qu'elle n'avait pas pu
 » emporter était entassé dans les rues. On ne pouvait
 » pas s'attendre à ce que huit cents soldats , habitans
 » de cette ville et des environs (il veut parler des ré-
 » gimens des milices de Coimbra), accompagnés de leurs
 » malheureux parens et amis , fussent témoins impas-
 » sibles de cette scène de dévastation. Toutefois , je puis
 » assurer V. Exc. que , passé les premiers mouvemens ,
 » j'ai pu réussir à mettre les Français à couvert de toute
 » insulte. » De ce passage du rapport du colonel Trant ,
 on voit que si l'on avait commis une action aussi hor-
 rible que celle du massacre de l'hôpital , il aurait cher-
 ché à s'en excuser d'une manière ou d'autre près le ma-
 réchal Beresford , puisqu'il s'excusa de violences inévitables
 dans un assaut. Il est vrai que toutes voies de fait de-
 vaient cesser aussitôt que le colonel accordait une capi-
 tulation aux Français qui se sont rendus prisonniers
 sur le pont ; mais celle-ci ne pouvait pas être connue
 à l'instant des corps qui étaient entrés d'un autre côté
 dans la ville.

Le lecteur voudra bien pardonner la digression que
 je viens de faire ici , et qui ne pouvait pas trouver ailleurs
 une place plus convenable.

Le colonel Trant a agi sagement en accordant une capi-
 tulation pour prendre plus promptement possession d'un
 poste important et épargner réciproquement le sang ; les
 Français pouvaient y prétendre , parce qu'ils étaient sur-
 pris dans une ville ouverte. Mais les garnisons de Ciudad-
 Rodrigo , de Badajoz et de St. Sébastien avaient-elles

le droit à une pareille indulgence, elles qui furent forcées après des assauts sanglans et multipliés? Lord Wellington a très-certainement agi d'après des principes d'humanité, quand il a introduit une telle modification aux anciennes lois de la guerre; mais son calcul humain fut-il bien exact? S'il est plus que probable que passer au fil de l'épée les garnisons de Ciudad-Rodrigo, aurait ôté aux Français la tentation d'attendre les assauts de Badajoz et de St. Sébastien, après une et plusieurs brèches praticables, de quel côté se trouverait la balance en faveur de l'humanité? Le sacrifice de 1700 Français à Ciudad-Rodrigo aurait épargné la perte de 4,822 Portugais et Anglais à Badajoz, et d'environ 3,000 à St. Sébastien (1). Il paraît donc que l'humanité prévoyante aurait commandé la destruction de 1700 Français à Ciudad-Rodrigo.

Les Russes se sont toujours justifiés de la rigueur avec laquelle ils agirent envers les garnisons d'Oçksacoff et d'Ismail, en disant que la terreur qu'elle produisait chez les Turcs, épargnait le sacrifice d'un plus grand nombre à l'avenir. Les ministres anglais eux-mêmes justifèrent en parlement l'énormité de la perte soufferte à l'assaut de Badajoz, en soutenant que si l'on prolongeait le siège, il aurait été plus meurtrier, en raison des maladies fiévreuses que les inondations de la Guadiana produisent aux environs. Ils rappellèrent l'exemple même des Portugais qui, en 1659, y avaient perdu dix mille soldats par la même cause. On dira peut-être que lord Wellington craignait que les Français ne suivissent le même sys-

(1) Nous ne parlons ici, pour soutenir notre argument, que des places où les Français ont attendu l'assaut, après une et deux brèches praticables; nous avons en conséquence omis de faire mention des deux premiers assauts de Badajoz et de plusieurs assauts infructueux livrés au château de Burgos, qui ont coûté aux alliés pour le moins deux mille cinq cents hommes.

tême contre les Anglais. Mais quel droit avait-il d'empêcher les Portugais et les Espagnols d'user du droit trop juste de représailles? Les Français avaient-ils par hasard agi avec cette humanité prévoyante? N'avaient-ils pas passé au fil de l'épée la populeuse ville d'Evora, et sans énumérer tous les autres, le bourg de Nazareth, où on trouva autant de cadavres percés de bayonnettes, qu'il y avait d'habitans? N'ont-ils pas été la cause de la mort de plus de quatre cent mille Portugais de tout sexe et de tout âge, contraints à abandonner leurs foyers, à souffrir tous les besoins et réduits à périr de faim, de froid et de maladies?

2°. La reprise de Coimbra donna la facilité aux milices d'agir sur les deux rives du Mondego, assura la ville de Porto et les deux provinces au Nord du Douro. Le général Silveira, qui commandait à Traz-os-Montes, renforcé d'un beau régiment d'infanterie (qui faisait partie de la garnison d'Almeida et avait feint d'entrer au service des Français pour passer plus facilement, comme il passa en effet avec armes et munitions, pour rejoindre ce général), traversa le Douro à gué avec ses braves milices et mit le blocus devant Almeida. Sur ces entrefaites, le général Claparède arriva d'Espagne avec un renfort à l'armée française. Après différens combats, le général Silveira, ne pouvant pas se soutenir, battit en retraite, toujours en bon ordre, pour faire sa jonction avec les deux divisions de milices, commandées l'une par le général Bacelar et l'autre par le colonel anglais Wilson. Il y eut cependant quelque retard et la réunion ne s'étant pas effectuée à temps, Silveira fut contraint de repasser le Douro à Lamego. Les deux divisions étant arrivées quelques jours après, ce dernier repassa la rivière et reconduisit le général français à sa première position et

de la même manière (1). Dans cette double retraite, les deux généraux ennemis traversèrent le district nommé par les Anglais, *la Terre du Vin*. C'est une étendue de pays sur le Douro qui peut avoir quarante ou cinquante milles anglais de long, sur sept à huit de large, et qui produit le meilleur vin de Porto, ou pour mieux dire du Douro. La production en est considérable. La plus grande partie est exportée en Angleterre, qui en a pris dans quelques années de quarante-cinq à cinquante mille tonneaux ou pipes. Une branche de commerce aussi considérable avait depuis long-temps fixé l'attention des Français. Plusieurs années avant leur entrée en Portugal, ils parlaient d'envahir ce royaume pour détruire les vignobles du Douro, et enlever ce lien qui existait entre les deux nations anglaise et portugaise. La jalousie en faveur de leurs vins pouvait aussi influencer sur ses intentions. On a cru plusieurs fois, pendant la guerre de Portugal, que ces vignobles pourraient être détruits par les Français, et les amateurs du vin de Porto disent qu'ils ont été sauvés par miracle : la première fois, lorsque Soult fut dans l'impossibilité, par la résistance faite à Amarante, de traverser ce district, et la seconde, lorsque les Français l'ont traversé jusqu'à Lamego et ont dû l'évacuer promptement. On ajoute que les troupes du général Claparède étaient Bataves, qu'elles observèrent une excellente discipline, et qu'elles ont bu autant de vin qu'elles voulurent, sans en commettre aucun dégât.

3°. Le troisième trait qu'on recueillera n'appartient pas, à proprement parler, aux milices, mais à l'*ordnança*, espèce de levée en masse établie par des lois des temps fort anciens en Portugal. D'après ces lois tous

(1) Voyez *Account* etc. Jons. pag. 130. Guingret. pag. 109 et suivantes.

(Note du traducteur.)

les habitans qui n'appartiennent pas aux troupes de ligne ou aux milices, sont inscrits sur les contrôles de l'*Ordonnança*, et peuvent être, au besoin, appelés contre l'ennemi.

Le général Foy, que le maréchal Masséna avait envoyé de sa position devant les lignes de Torres-Vedras, en France, pour expliquer à Napoléon la difficulté de sa position, et la nécessité de nouveaux et puissans renforts, à son retour de Paris, craignant les paysans portugais, quoiqu'il eût traversé l'Espagne sans escorte, prit, pour entrer en Portugal, une garde de trois mille hommes de cavalerie et d'infanterie. Ce général choisit la route la plus courte pour rejoindre l'armée française, savoir : la nouvelle route qui, par Alpedrinha, va jusqu'au Zezere sans toucher Abrantes, port important sur le Tage, alors fortifié par les Portugais. L'arrière garde de l'armée française avait établi un pont sur cette rivière, près de son embouchure dans le Tage, à dix ou douze milles sous Abrantes. Mais le résultat de l'attaque faite par le colonel anglais, et la déroute de trois mille Français avec la perte de tout le convoi qu'ils escortaient, (quoique le succès en fut en partie dû aux obstacles que présentent les gorges étroites des montagnes près le village d'*Euxabarda*, où le général Foy fit entrer son monde sans l'avoir bien reconnu,) est tel qu'on pourrait craindre qu'il soit regardé en Italie comme un de ces romans embellis par ses meilleurs poètes, tout en avouant que de tout temps il y eût à la guerre des coups extraordinaires de la fortune. On donnera donc ici le rapport officiel que lord Wellington envoya aux deux gouvernemens portugais et anglais :

» Le colonel Grant attaqua l'escorte du général Foy
» avec un détachement de 80 hommes de l'*Ordonnança*

» d'Alpedrinha. Je joins le rapport que m'envoya le ma-
 » réchal Beresford. On me dit, du quartier-général de
 » l'ennemi, que les Français ont perdu dans cette action
 » plus de 500 hommes, la plus grande partie du con-
 » voi, et toutes leurs lettres. » D'autres nouvelles du
 quartier-général ennemi, portaient : que pour ne pas
 décourager les soldats, on avait expressément répandu
 la nouvelle d'une tempête affreuse dans les montagnes,
 qui avait fait perdre le convoi (1).

4°. Enfin on rapportera la terreur panique du général
 Gardanne, dont peut-être il n'y a jamais eu d'exemple
 dans l'histoire militaire. Ce général amenait des renforts
 au maréchal Masséna, et suivait la même route que le
 général Foy a prise plus tard. Parvenu à la rive gau-
 che du Zézere, il n'avait plus qu'à le passer pour se
 trouver réuni à quelques portions de l'arrière-garde de
 l'armée française. Intimidé par des rapports que lui fu-
 rent faits, mais sans aucune rencontre, pas même avec
 les paysans, lui et tout son corps furent tellement saisis
 de terreur, que sans réfléchir ils rebroussèrent chemin,
 tous les soldats tournèrent le dos, jettant armes et ba-
 gages, et ne se crurent en sûreté qu'après qu'ils fu-
 rent de nouveau dans le cœur de l'Espagne.

NOTE 8, PAGE 30.

De l'ordre de détruire les subsistances.

L'obscurité de ce passage était inévitable pour ne pas
 interrompre le fil du discours; mais elle sera levée par
 l'explication suivante.

(1) Voyez, sur cette expédition qui fait honneur au général Foy,
 l'ouvrage de M. Guingret, page 94 et suiv., le *Nouvel Apperçu*, etc.
 (Note du traducteur.)

On a dit qu'il est indifférent de savoir à présent si les plaintes de lord Wellington étaient ou non fondées, c'est-à-dire, si Masséna avait ou n'avait pas trouvé de grandes ressources dans les districts réfractaires, parce que dans cet endroit, ce qui importe, c'est la vérité des faits, savoir : qu'il y a eu des districts qui n'ont pas voulu obéir à l'ordre donné de détruire toutes les provisions; en cela, l'accusation de lord Wellington fut fondée.

Mais la proposition absolue, qu'il a été indifférent au succès de la campagne que Masséna ait ou non trouvé des ressources dans ces cantons réfractaires, sera démontrée par l'explication locale qui suit.

Masséna traversa et occupa pendant six mois entiers, depuis le Mondego jusqu'à Torres-Vedras, de vastes plaines toutes cultivées en maïs, qui dans les premiers jours d'octobre sont encore en herbe dans ces provinces : il était au-dessus des forces humaines de les détruire dans cet état; et telles sont les campagnes de Coimbra, Gollégan et de Vallada. Le maïs est l'aliment général du peuple, particulièrement des paysans, dans ces deux provinces; et puisque Masséna fut maître de récolter, pour nourrir son armée, les grains qui devaient servir à la subsistance d'un million d'ames pendant un an, il n'avait pas besoin des mesquines provisions qu'il pouvait trouver dans quelques districts. On doit dire la même chose au sujet des moulins qui devaient être détruits : l'armée française, occupant tranquillement le pays, rétablit promptement tous les moulins.

La ruine de l'armée française provient de toute autre cause, du manque d'un commissariat régulier, et de la fatale méthode de donner la permission aux soldats de *marauder* journellement, ou d'errer dans la cam-

pagne pour se procurer des vivres , que le commissariat bien ordonné devait faire distribuer. Le désordre qui en est résulté est tel que , d'après ce que disent quelques officiers qui ont servi dans cette armée , si lord Wellington en eût été informé à temps , il aurait pu la détruire en entier dans les heures de maraude. C'est bien certainement la cause de la perte de plusieurs milliers de soldats français ; car les paysans descendus pendant la nuit du haut des montagnes , pour visiter leurs maisons , massacraient tous ceux qu'ils trouvaient ou ivres ou livrés au sommeil. C'est aussi ce qui donna lieu à la formation du *onzième* corps dont parle M. Elliot ; ce qui était alors entièrement ignoré par l'armée anglo-portugaise , et fut seulement connu ensuite par le récit qu'en fit un officier étranger qui servait dans l'armée de Masséna.

NOTE 9 , PAGE 31.

Reddition d'Almeida.

La place d'Almeida a capitulé le second jour , après que les batteries ennemies ouvrirent le feu contre elle , par suite de la fatale explosion du grand magasin à poudre , qui fit périr une grande partie de la garnison , et détruisit les fortifications. Cette explosion fut imputée à un officier portugais de l'artillerie , qui , après la reddition de la place , est entré au service des Français (1).

(1) Cet officier a publié un Mémoire pour tâcher de se laver de l'imputation de cette atrocité ; cependant le reproche que lui adresse sir John T. Jons , dans son ouvrage sur les campagnes de l'armée alliée en Espagne et en Portugal et dans le Midi de la France , paraît fondé. Voici comme l'auteur anglais s'exprime pag. 18 , « A Portuguese officer of artillery treacherously communicated to the besiegers the exhausted state of the ammunition , and they in consequence demanded the immediate surrender of garrison. »



On a dit, dans le temps, que lord Wellington comptait que la résistance d'Almeida se prolongerait pendant deux ou trois semaines encore; ce qui aurait retardé la marche de Masséna en Portugal, de tout le mois d'octobre et peut-être de novembre, mois où règne la saison pluvieuse qui rend dans ce royaume les routes et les rivières impraticables; que trompé dans son attente, il ne lui était resté d'autre parti à prendre que de dévaster les deux provinces de Beira et d'Estramadure jusqu'à Torres-Vedras et Alhandra et de faire rentrer son armée dans les lignes. Ses ennemis au contraire le blâmaient d'avoir laissé le loisir à Masséna de faire tranquillement des sièges et prendre Ciudad-Rodrigo et Almeida, sur-tout la première de ces places, qui était au pouvoir des Espagnols et voisine des frontières du Portugal, dont elle est, pour ainsi dire, la clé. Ils ajoutaient que lord Wellington « s'était approché avec son armée aussi près » de l'une et de l'autre place, durant les sièges respectifs, que s'il avait eu l'intention de tenter quelque coup en faveur des assiégés : mais qu'il s'était toujours tenu dans l'inaction sans rien entreprendre, de manière qu'on était fondé à dire que son but unique avait été d'être le témoin oculaire de la perte de toutes les deux. »

On a déjà fait observer que la conduite de lord Wellington dans les deux campagnes de 1810 et 1811 ne doit pas être examinée en détail. Il a sauvé le royaume de Portugal d'une invasion, à laquelle personne n'avait cru qu'il pourrait résister. La sûreté du Portugal ouvrit le chemin à la liberté future de l'Espagne, et cet exemple donna aux souverains et aux nations du Nord la secousse électrique, qui devait sauver le continent.

Des lignes de Torres-Vedras.

Il nous paraît convenable de donner à ceux, qui ne sont pas au fait des événemens du Portugal, une idée succincte des lignes de Torres-Vedras, devenues fameuses. On en attribue le plan à lord Wellington dès l'année 1808, qu'il débarqua à l'embouchure du Mondego, d'où il marcha, en longeant la côte, jusqu'à Torres-Vedras, ou plutôt jusqu'à Vimeiro, qui en est fort près, et où a eu lieu le glorieux combat de ce nom. C'est par suite de cette affaire que Junot proposa l'évacuation de Lisbonne et du Portugal, qui fut acceptée, et c'est en vertu de la trop célèbre convention de Cintra que l'armée française fut embarquée sur des transports anglais, avec la liberté d'agir par-tout.

Lord Wellington ordonna que des retranchemens fussent formés depuis la mer jusqu'à Alhandra, petite ville sur le Tage, et que les passages étroits des montagnes fussent couverts par des redoutes très-fortes. On établit dans quelques-unes des batteries de 30 canons. La distance de Torres-Vedras à Alhandra est d'environ vingt milles : toute cette étendue, qui forme comme une île environnée par la mer et le Tage, et sur laquelle Lisbonne est située, est montagneuse et il ne s'y trouve que trois routes, qui conduisent toutes à cette capitale ; mais elles passent par des sinuosités multipliées et des gorges étroites entre les montagnes, qui toutes furent couvertes par des fortifications.

La première ligne de défense, qui s'étendait depuis Torres-Vedras jusqu'à Alhandra donna le nom à l'en-